

La grande roue de l'Occident

(des éclairs fusent de ma mémoire)

ESSAI David Homel

L'autre jour, un éclair a fusé de ma mémoire. Je crois savoir ce qui l'a propulsé. C'est la grande roue des politiques identitaires qui agitent le monde littéraire dans lequel je vis et je travaille.

J'ai huit ans, peut-être dix ; je suis à Chicago, dans le quartier de mon enfance. Je me rends au magasin du coin pour acheter des cartes de baseball. Pour vingt-cinq sous, on peut avoir un paquet de cinq cartes accompagné d'un rectangle de gomme à mâcher rose comme de la langue fumée. La dame qui tient la caisse me toise du regard. « Pourquoi t'as des cheveux de nègre si t'es pas un nègre ? » me demande-t-elle.

Je ne sais quoi lui répondre. Je sais que j'ai l'air différent, mais il y a beaucoup de gens différents dans les environs. Je ne réponds rien. Mais je n'irai plus acheter des cartes de baseball dans son magasin.

Ma mémoire cherchait sans doute à m'envoyer un message. Un jour ou deux plus tard, un deuxième souvenir a illuminé mon insomnie d'avant l'aube. Les gens qui ont de la difficulté à dormir, phénomène pourtant normal de la vie, maudissent généralement leurs insomnies ; ils ne devraient pas. Ils devraient plutôt y voir une occasion, un cadeau, même si cela ne

va pas de soi. Ils devraient prêter l'oreille et garder leur carnet de rêves bien ouvert sur leur table de chevet.

Je suis installé dans la chaise d'un salon de barbier de la « zone commerciale » ; c'est ainsi que nous appelons l'enfilade de petits commerces qui peinent à survivre dans le quartier. On y trouve une boulangerie, un nettoyeur, une épicerie, un café, un réparateur d'appareils en tous genres. Mes parents m'ont déposé chez le barbier pour faire l'épicerie en paix. Il s'agit certainement d'un stratagème de la sorte, car c'est la première fois que je me trouve dans cette chaise et j'ignore qui est ce barbier. Alors qu'il promène sa tondeuse autour de ma tête – « une coupe normale de garçon », avait demandé ma mère –, une bande de jeunes Noirs, un peu plus âgés que moi, font du grabuge sur le trottoir, rebondissent comme des boules de machine à boules contre la vitrine du salon. La fenêtre tremble. Le barbier lève la tête. « Les négros, peste-t-il. Je les déteste. Jamais aucun négro ne s'assoira dans cette chaise. » La tondeuse frôle mon oreille. « Je déteste les négros. Et les Juifs aussi. Si jamais un Juif s'assoit dans cette chaise, je ne sais pas ce que je ferais. »